

CHRONIQUE – KRONIJK

DOCTORALE PROEFSCHRIFTEN – THESES DE DOCTORAT

Michel DUMOULIN, *Italie-Belgique, 1861-1915. Relations diplomatiques, culturelles et économiques*, Louvain-la-Neuve, U.C.L., 1981, promoteur : professeur R. Aubert.

Les travaux de Pierre Renouvin, d'abord, de ses nombreux élèves ensuite, ont profondément modifié l'approche de l'histoire des relations internationales contemporaines. S'inspirant, modestement, des nouvelles perspectives ouvertes, l'étude que nous avons conduite entend fournir, au terme d'une série d'analyses sectorielles relevant des domaines de la diplomatie, de la culture et de l'économie, une interprétation globale des relations italo-belges entre 1861 et 1915.

L'examen des relations diplomatiques proprement dites n'apporte rien de fort neuf par rapport à ce que d'autres historiens belges et italiens ont déjà écrit. L'ensemble de ces relations est en effet d'une désespérante banalité après la décade fiévreuse qui, de 1861 à 1871, voit la désagrégation puis la disparition des Etats romains; un phénomène, on le sait, qui, par les remous qu'il provoqua dans l'opinion publique catholique belge, ne fut pas sans incidences sur l'état des rapports entre Bruxelles et l'Italie. A la fin de la période envisagée, on relève cependant une détérioration rapide du climat de ces relations diplomatiques. A partir de 1910-1911, et ceci est neuf, elles deviennent même franchement mauvaises.

Les motifs de cette détérioration sont à rechercher dans la nature des rapports économiques que les deux pays entretenaient. Si, du point de vue strictement financier, la Belgique comptait pour rien dans la dette italienne, il n'en allait pas de même dans les secteurs du commerce et, surtout, des investissements.

Depuis 1861, date de la proclamation de l'unité italienne, le commerce entre la péninsule et la Belgique a été quantitativement et qualitativement déséquilibré. Tandis que l'Italie exportait vers nos régions des matières premières (blende, calamine, soufre) et des pro-

duits alimentaires de faible valeur (oeufs, conserves, agrumes, fruits), nous lui vendions des produits de notre technologie triomphante : rails, locomotives, machines, tramways, armes.

Ces exportations accompagnent un ample mouvement d'investissement de capitaux qui se développe essentiellement à partir de la fin des années 1870 et du début de la décennie suivante. Le principal secteur d'investissement est, bien entendu, celui des tramways et des chemins de fer dits secondaires. Mais on rencontre aussi des intérêts importants dans l'industrie extractive ainsi que dans celle des biens d'équipement : éclairage, chauffage, distribution d'eau.

Quadrillant l'Italie, les sociétés belges de transport occupent une place déterminante dans l'économie de ce pays jusqu'au moment où la révolution énergétique que constituent la production et la consommation massives de l'électricité provoque l'entrée en lice, à l'extrême fin du XIXe siècle, des capitaux allemands liés aux grandes banques mixtes italiennes telles le "Credito Italiano" et la "Banca Commerciale Italiana".

Les industriels et financiers belges n'ont pas réagi à ces bouleversements. Ils ont, en premier lieu, laissé vieillir l'outil. Les conséquences de cette attitude ont, bien entendu, été néfastes du point de vue de l'image de marque des industriels belges en Italie. En deuxième lieu, ces mêmes industriels et les milieux d'affaires auxquels ils appartenaient n'ayant pas pris conscience des profonds changements qui étaient intervenus dans la vie politique, sociale et économique italienne après la fameuse "crisi di fine secolo" continuèrent à entretenir avec la péninsule un rapport idéologique et culturel qui datait d'une quarantaine d'années au moins.

Dans un pareil climat, il suffit souvent d'une seule étincelle pour mettre le feu aux poudres. C'est ce qui arriva en 1910-1911. L'analyse de cette crise dans les relations italo-belges montre en effet que les racines des incidents auxquels on assista — et qui révèlent, soit dit en passant, une image de la politique extérieure de la Belgique à la veille de la Première Guerre Mondiale beaucoup plus dure, que celle qu'on admet généralement — est à rechercher dans le long terme et pas seulement dans le domaine économique.

Ces racines sont, en effet, de nature culturelle, au sens large du terme, et sociale. Pour faire bref, disons que l'examen de la production éditoriale belge sur l'Italie, italienne sur la Belgique; l'analyse des récits de voyage, l'étude des "présences" italiennes dans notre pays et des "présences" belges dans la péninsule, montrent que, à l'except-

tion de l'un ou l'autre milieu très restreint qui furent marqués par quelques grandes personnalités cosmopolites, la vision belge de l'Italie et des Italiens rend compte d'une attitude à la limite de la condescendance ainsi que d'une profonde méconnaissance des grands changements intervenus chez le partenaire.

De la convergence des analyses diplomatique, culturelle, économique et sociale naît donc une image des relations italo-belges à la veille de la Première Guerre qui diverge fortement d'avec celle qu'on se serait attendu à rencontrer au vu de l'exceptionnel mouvement populaire qui, en Italie, salua l'attitude adoptée par la Belgique face à l'agression du mois d'août 1914.

Cette constatation est-elle uniquement applicable à l'Italie ? D'autres études pourraient répondre, qui viseraient à vérifier l'hypothèse d'une Belgique entretenant, à la veille de la Grande Guerre, des relations extérieures beaucoup moins "neutres" qu'on a tendance de le croire.